

Amour

Claire Polders*

Sans frontière

Solange crie intérieurement. Elle manifeste son cri à travers son tas de revues érotiques sous la table en chêne, les flutes de champagne près du lit, ses plus hauts talons, mais Thijs ne l'entend pas, sourd qu'il est à tout ce qui ne fait pas de bruit. Parfois, c'est juste pour de l'attention que Solange crie, désirant recevoir un commentaire au débotté. Parfois, c'est une question de vie ou de mort, il lui faut être séduite, et immédiatement. Elle n'en peut plus, avoue Solange, de son apathie. Les Néerlandais sont-ils tous ainsi, sourds de la feuille ?

Lieke, à qui s'adresse la question, ne répond pas. Son regard glisse le long d'une étagère sur laquelle sont rangées des écharpes qui attendent patiemment d'être enlacées au cou d'un amant ou d'un homme solitaire. Objets de rien, elles sont tricotées de laine qui gratte et dans des couleurs qui jurent. Les motifs, énormes, lui font penser au papier peint de l'appartement de Solange. Lieke n'est entrée dans ce magasin surchargé, que parce que sa belle sœur voulait protéger sa coiffure de la pluie.

« Pourquoi l'aimes-tu ? » demande-t-elle. Lieke est directe, je vous l'accorde.

* Traduit du néerlandais par Marie-Christine Kok Escalle.

Solange hausse une seule épaule, en un geste élégant qu'elle répète devant son miroir à la maison, s'exerçant pour pouvoir exprimer à tout moment de la journée un bon équilibre entre coquetterie et nonchalance. C'est un peu trop de dire, je trouve, à *tout moment*, mais cette fois ci c'est réussi.

« Tu le défends toujours », dit Solange.

D'après Lieke, les hommes ont du mal avec les femmes françaises parce qu'ils doivent déchiffrer comme un détective, tout ce que leur chérie crie intérieurement. Les femmes néerlandaises, elles, n'écrivent pas avec de l'encre sympathique; elles laissent une lettre sur la table de cuisine: *vendredi prochain, c'est mon anniversaire (j'aime les pivoinnes blanches)*; c'est tout.

« Thijs est flegmatique », dit Lieke, « pas apathique ».

Solange pose un béret bleu marine, classique, sur la chevelure blonde de Lieke et, les mains sur ses épaules, guide sa belle-sœur vers un miroir en pied. Elles ont le même âge, la trentaine, mais alors que Solange se sentait déjà une femme à vingt ans (et je peux en témoigner, elle en avait aussi l'air), Lieke se comporte encore comme une jeune timorée. Elle investit trop peu en elle, de l'avis de Solange; sa peau est sèche et inégale; elle ne se plie à aucun rite de beauté. Involontairement, le regard de Solange s'attarde sur un homme maigrichon en train de chercher une cravate. Il se gratte le cuir chevelu aux endroits chauves et le peu de cheveux qui lui restent se dressent sur sa tête.

« Peut-être que j'aime Thijs pour son côté insaisissable », dit Solange. « Toi aussi, tu as ce côté. Vous êtes tous deux des esprits brouillons ».

Lieke évite son reflet dans le miroir et retire le béret de sa tête pour éviter toute association liée à l'image de cette coiffe – elle n'appartient à aucun club.

Ni à ces adolescents puants de désir, ni à ces quadragénaires aux enfants talentueux, ni à ces couples de vieux qui flânent, main dans la main.

Et Thijs est-il un esprit brouillon? Mais non. Là-dessus, Lieke et moi sommes franchement d'accord. Solange a tout simplement exigé toute l'organisation. Comme un directeur, elle conduit leur vie, choisit leur intérieur, fait la cuisine pour des amis, réserve séjours. S'il y avait eu des enfants, ils auraient été ses marionnettes.

Devant la porte ouverte d'une cabine d'essayage, une femme raffinée, la cinquantaine, soulève un peu la chemise de son homme pour que ses doigts bagués glissés dans la ceinture du pantalon que son homme a enfilé, vérifient s'il est assez serré. Elle pince dans le gras de sa hanche et légèrement caresse sa fesse. Solange et Lieke contemplant la scène, fascinées, avec pitié et jalousie, et moi je jette un regard sur eux, comme elles se tiennent. Ce pincement en dit long. L'inconnue porte une élégante robe noire qui accentue la ligne élancée de ses mollets.

« J'aime aussi Thijs parce que c'est un homme très agréable au lit », dit Solange. « Vraiment. Toujours chaud et un peu douillet. C'est confortable ».

Lieke a appris de Solange que l'on ne devait séduire qu'avec une ou au maximum deux parties de son corps en même temps : yeux et jambes par exemple ou bouche et décolleté. Si tu en utilises plus de deux, c'est désorientant pour l'homme, et avec quatre, tu es une pute. C'est pourquoi Lieke pense que les femmes ont du mal aussi avec les hommes français : celle qui aime un Français doit conserver l'illusion que les hommes sont des chasseurs. Les Hollandais acceptent plus facilement que c'est la femme qui choisit ; d'après la science, cela fonctionne ainsi, vu du point de vue de l'évolution.

Pourquoi s'élèverait-on contre ce phénomène ? Mais bon, c'est juste mon opinion.

« Thijs est peu compliqué », continue Solange. « Il a bien des défauts mais il n'en fait pas un problème. Et moi non plus. »

Lieke ne croit pas Solange ; les gens disent souvent ce qu'ils aimeraient entendre. « Je dois aller aux toilettes. Tu m'attends ici ou tu viens avec moi ? »

« J'attends ici », répond Solange, et elle montre des rouges à lèvres de Chanel et des parfums de Guerlain, un monde de cosmétiques qui se manifeste de loin dans un criard bouquet de senteurs.

Lieke prend l'escalier mécanique et vole vers le dernier étage où la lumière gris-jaune sortant d'une lucarne enveloppe les marchandises leur donnant une tonalité nostalgique. Comme ce n'est pas palpitant ce qu'elle fait à proprement parler sur sa cuvette des w.c., derrière la porte battante en formica (nous connaissons tous la routine), je la laisse uriner hors du regard de l'auteur-voyeur, et je fais entre temps un récit de sa liaison avec un Néerlandais à qui Lieke continue souvent de

penser, surtout lorsqu'elle marche sous un toit en verre. Elle pourrait utiliser cet exemple pour dire à Solange que, non, tous les Néerlandais ne sont pas flegmatiques et que, oui, aussi aux Pays-Bas, la passion re-définit constamment les frontières de l'érotique. Mais Lieke n'a aucune envie d'attiser le feu de cet amour. Moi, si.

Ton corps n'est vraiment à moi que si je le transforme, dit-il.

La température dans son atelier était agréable, de façon permanente, même au plus tard en hiver. Le soleil traversant le toit en verre tombait sur son crâne et réchauffait l'air dans lequel attendait son corps. Quand il commençait à faire sombre et qu'un courant d'air lui donnait la chair de poule, Douwe trainait un chauffage électrique sur l'estrade, car cela ne lui servait à rien, la chair de poule. Sa peau devait être lisse, égale. C'est pourquoi il ne fallait pas non plus de température accablante à l'intérieur, et en été, il ouvrait les fenêtres pour un peu d'air frais. Sa transpiration à elle était son ennemie.

Ne bouge pas, Lieke, c'est juste comme cela que je te veux.

Il tournait autour d'elle comme un prédateur sur sa proie, si sournoisement qu'elle l'entendait à peine. Il se trouvait partout en même temps: son haleine de fumeur sur sa poitrine, sa bouche près de son oreille, la rugosité de sa main dans le creux du bas de son dos. Douwe était plus sensible avec les poils de son pinceau que d'autres hommes ne l'étaient avec le bout de leurs doigts.

Avant que Douwe ne commence son travail, la peau de Lieke était blanche, comme celle de quelqu'un né sous les nuages, avec seulement quelques taches de rousseur et deux grains de beauté perdus sur les omoplates. Sa peau à lui était nourrie de soleil et brillait comme du cuivre. Douwe était maître de son corps, ses bras droits, son dos fort, mais sur son avenir il n'avait rien à dire. De l'argent, il n'en avait pas et il ne croyait pas que le monde allait l'en pourvoir. D'où sa barbe courte et son cœur étanche. Il portait son désespoir comme un oriflamme.

Les civilisations occidentales sont une aberration dans l'histoire de l'homo sapiens.

Sa voix vibrait avec assurance, avait le ton menaçant d'une prédiction. Lieke était sa seule fidèle (même si alors elle ne le savait pas). Tant qu'il disait des oracles, les doutes de Lieke disparaissaient. Bien que vide et négligé, l'atelier de Douwe avait l'atmosphère ouverte d'un temple, un lieu de voyage sans départ. Qui voudrait rester enfermée sur soi-même

quand on peut devenir un avec l'autre ? C'était le slogan avec lequel elle se traînait toujours et encore vers cet atelier.

Parfois, Douwe plaçait sur l'estrade un miroir pleine longueur, un antique avec un cadre doré, et il lui ordonnait de s'admirer. C'est seulement ainsi qu'elle avait le droit de se voir, en reflet. Son travail était trop dangereux pour le regarder de façon directe. Dans le miroir, elle avait les jambes d'une antilope ou portait sur son ventre un Mondriaan. Parfois, il l'avait peinte en bleu, des pieds à la tête, et ensuite avait dessiné des dizaines d'étoiles sur son dos. Que ce soit beau ou pas, elle était toujours satisfaite. Il était l'homme qui pouvait la toucher.

Tout comme d'autres font collection de timbres poste, Lieke collectionnait la tristesse. Échecs, tromperie, maladie, mort. Elle collait tout dans sa mémoire, une armoire pleine de souffrance. Elle croyait en sa fragilité, la nécessité de se blinder par couches. Plus les autres étaient loin, plus elle serait en sécurité. Jusqu'à ce qu'elle rencontre Douwe. Dans son atelier, elle oubliait son bébé qui n'a pas vécu. Ici elle était seule avec des mots et des pinceaux qui lui chatouillaient les cuisses. Près de Douwe, elle planait, à la surface, elle vivait sur sa peau, partout où il pouvait aller.

Elle faisait toujours de son mieux. Pour lui, c'étaient les résultats qui comptaient. Elle buvait de l'eau avec une paille, des litres chaque jour, pour garder sa peau élastique. Pisser, elle le faisait dans un seau (mais pas maintenant, là Lieke est au dernier étage du magasin, assise sur une lunette qu'elle a couverte de feuilles de papier, avec l'espoir que ses fesses n'entrent pas en contact avec les bactéries laissées par d'autres fesses).

Dans l'atelier, ses yeux piquaient à cause de la peinture, sans qu'elle ne pleure jamais parce que les larmes diluaient le travail de Douwe. Elle se tenait sur une jambe, retenait sa respiration, poussait sa poitrine en l'air jusqu'à ce que ses mamelons paraissent insensibles. Parfois, quand elle lui sentait une haleine de whisky, il lui faisait goûter de ce qu'il avait bu pendant qu'il mettait son doigt dans son nombril. Quand il s'est rasé la tête, elle n'a pas protesté.

Tu es à moi. Je t'ai fait. Je ne peux plus te partager avec le monde.

Ce sont les mots qu'elle aimait le plus entendre. Sa peau était une toile sur laquelle Douwe faisait son nouveau portrait d'«elle», un

canevas de deux mètres carrés. Si la peinture y restait trop longtemps, sa peau semblait brûlée et elle pelait comme un serpent.

Douwe appelait cela *Transformation*. Pour le médecin, c'était un empoisonnement; la peau était poreuse; le sang absorbait tout. Mais Douwe ne l'attachait jamais. Avec complaisance et sans-gêne elle se laissait franchir la frontière, entre elle-même et l'autre: sur sa peau, ils se sont trouvés. L'abandon, dans ses bras, après coup; c'est pourquoi elle le faisait. Ses os étaient alors liquides, l'air dehors, de plomb. Encore remplis l'un de l'autre, il réchauffait une casserole de soupe aux pois cassés, ou ils mangeaient un fondant au chocolat avec des cuillères en argent. Quand Lieke se réveillait, son amant avait disparu et le peintre la renvoyait à la maison. Là, elle attendait jusqu'à ce qu'elle soit de nouveau la bienvenue.

Pendant des mois, tout allait bien et puis cela n'alla plus. (Lieke a maintenant fini aux toilettes, elle se lave les mains au lavabo de marbre et regarde pertinemment ailleurs que dans le miroir).

Une après-midi, la langue de Douwe pénétra dans sa bouche, de façon abrupte, et son pouce disparut entre ses lèvres plus bas. En réponse, elle lui passa un bras autour mais il s'en arracha. Sous ses cheveux gris, son regard de bronze était froid comme la mer.

Non, Lieke. Tu m'appartiens, mais moi je ne t'appartiens pas.

C'est plus tard seulement qu'elle le comprit. Seulement lorsque, la tête enfouie dans les coussins du canapé, elle en respira profondément l'étoffe, seulement lorsque, sur la garniture en skaï, elle haleta que l'homme qu'elle avait autorisé sur sa peau n'était pas du tout intéressé par la femme qui vivait en dessous, seulement lorsqu'elle lui reprocha de n'aimer que les femmes de sa propre création, seulement lorsqu'ensuite elle n'entendit rien de lui pendant des semaines, seulement alors, elle le sut: est romantique l'histoire que l'on doit écrire soi-même. Avouons-le, la prise de conscience est tardive, Lieke est lente à réagir mais elle n'est pas sottre. Ce qu'elle sait, elle ne l'oubliera plus jamais.

Les mains propres et la vessie vidée, Lieke retrouve Solange près d'une table pleine de sacs grésillant. Solange semble avoir jeté son dévolu sur un portefeuille en crocodile dont elle n'a pas besoin.

«Qu'en penses-tu?» demande Solange. «Est-ce que ça me va?»

De Lieke on attend quelque chose, pas seulement une réponse à cette question idiote mais bien plus, une histoire, une anecdote, quelque

chose qui puisse sortir Solange de son vide consommateur et la ramener à l'intimité dans laquelle deux belles-sœurs peuvent jouer un rôle dans le sauvetage d'un mariage.

Lieke aime son frère et Thijs aime Solange.

« J'ai un nouvel amour », dit Lieke.

Solange écarquille les yeux.

Alors, Lieke raconte, tout d'abord sans autocensure. Comment elle a rencontré Jean-Martin il y a quelques mois et comment c'est leur différence qui les relie. Faire l'amour avec un homme d'au delà de la frontière est tout autre, dans la sensation, l'odeur, le goût, sans que l'on sache vraiment pourquoi.

« Tout homme est unique », dit Solange.

D'après Lieke, il y a plus. Tout ce qui allait de soi a maintenant besoin d'explication et est sujet à interprétation. Jean-Martin fait la cuisine (ce que peu de Néerlandais font) et il réagit avec fierté lorsque des hommes la draguent, en sa présence (ce que les Néerlandaises trouvent bien curieux, cette fierté).

Lieke veut aussi dire que l'amour n'est pas vrai. Que ce soit ici ou au delà de la frontière. Il y a toujours quelqu'un qui imagine l'amour et si l'on ne veut pas être perdant à la fin, il faut prendre les choses en main, choisir les acteurs, peindre le décor, écrire les scènes. Cela ne peut pas se terminer bien si tu laisses l'autre raconter son histoire. Mais Lieke ne dit pas tout cela car Solange le sait bien, consciemment ou inconsciemment. Lieke raconte encore quelques banalités sur Jean-Martin, son homme idéal, l'autre qui existe peut-être ou peut-être pas.

« Parfois, je pense que j'aime Thijs, *parce qu'il est Néerlandais* », dit Solange, les bras croisés comme pour conclure. Le portefeuille en peau de crocodile est oublié.

Brusquement, apparemment du moins, mais à mon avis au bon moment, Lieke demande : « Pourquoi as-tu donc décidé de le quitter ? »

Solange est prête à hausser une seule épaule et se rend compte que ce geste n'est ici plus approprié ; ce n'est pas le moment de montrer de la coquetterie ou de la nonchalance. Elle ne sait plus comment réagir autrement et se met alors à rire par maladresse. « Parce que je ne peux plus croire en mes propres mensonges ? »

Les femmes furèrent encore un peu dans le magasin, je ne peux rien y faire, et les yeux de Lieke s'arrêtent sur un chapeau rond noir.

Elle s'en empare en le décrochant, le met sur sa tête et s'adresse de façon provocante à Solange. *Ça c'est moi*, veut-elle dire. *Ce chapeau ne convient à personne*.

« Les hommes français aiment les femmes féminines » dit Solange. « pas de bizarre figure alternative ». Elle soulève le chapeau rond de la tête de Lieke, le fait planer au dessus de ses ondes brunes (sans le mettre réellement), puis le remet vite au porte-manteau.

Lieke se mord les lèvres, essaie d'oublier le rouge qui lui monte aux joues. « As-tu mis Thijs au courant de ta décision ? »

« Non », dit Solange. « Tu m'as dit une fois que les hommes néerlandais n'aimaient pas les femmes capricieuses. Et... ».

Solange et Lieke se regardent mutuellement, s'opposant dans un jeu d'ombre qu'elles inventent sur le moment.

« Il ne pleut plus », dit finalement Solange.

Peut-être que demain Lieke parlera enfin de ses expériences avec Douwe, pendant qu'elles boiront bruyamment leur café au lait sur une table sous laquelle un tas de revues érotiques prennent la poussière. Ou peut-être que, sur le quai éventé de la Gare du Nord où entre le train rapide rouge, Solange avouera qu'après deux ans de tentatives, elle n'est toujours pas enceinte de Thijs. Mais peut-être aussi ne le diront-elles pas. Je n'ose pas faire de pronostics sur les femmes, leurs épanchements et leurs amours.